

LE DRAPPEAU NOIR

Organe Anarchiste

Le N° 10 Cent.

PARAISANT LE DIMANCHE

Le N° 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois 1 fr. 50
Six mois 3 fr. "
Un an 6 fr. "

Etranger : le port en sus

BUREAUX ET RÉDACTION

26, — Rue de Vauban, — 26
LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, rue de Vauban, 26, tous les jours, de 10 h. du matin à 10 h. du soir.

CASSE-COU !

En présence des protestations incessantes des ouvriers et de leurs revendications de plus en plus énergiques, — à mesure que l'exploitation grandit, par suite du perfectionnement du machinisme, — les « pouvoirs publics » cherchent les moyens les plus efficaces pour atténuer, le plus possible, l'effet désastreux pour leur pouvoir et leur domination que ne manqueraient pas de produire les soulèvements prolétariens, résultantes fatales du desideratum des forçats du travail.

Or, quels moyens on ne peut plus ingénieux, mais plus tartufes, la coopération ou la participation des travailleurs dans les bénéfices n'offre-t-elle donc pas? Aussi le gouvernement s'en est-il occupé à bon droit et, sur la proposition de M. Barberet, d'odieuse mémoire, il a nommé des commissions extraparlimentaires chargées d'examiner le système de la participation, — qui fonctionne déjà dans un certain nombre d'établissements industriels.

Ces commissions ont fait des rapports, publié des comptes rendus que nous avons parcourus : — Nous pouvons le dire bien haut, jamais questions aussi jésuitiques n'ont été posées à des travailleurs, et jamais travailleurs n'ont été assez naïfs pour répondre de pareilles naïvetés qui nous feraient presque dire que ces ouvriers-là ou ils sont soudoyés, ou bien alors, ils doivent être passablement ignorants des conditions malheureuse où l'organisation économique maintient les travailleurs, et dont ils ne pourront sortir que par un coup de force, et non pas en se mettant à plat ventre devant l'omnipotence de leurs exploiters. La participation n'est autre chose qu'un système d'abrutissement et de négation. Elle offre assez d'appâts pour tenter les travailleurs qui se laisseraient aller au mirage décevant d'une meilleure rémunération de leur travail, aussi notre devoir est-il de crier bien haut : casse-cou.

C'est qu'en effet ce système bourgeois de faire participer les ouvriers dans une certaine mesure, dans un certain pour cent, dans les prétendus bénéfices de leurs oppresseurs qu'ils enrichissent, peut prêter, en apparence, à toutes les contradictions, et il est recouvert d'une couche de fourberie assez luisante pour que les exploités se lais-

sent tenter, et se laissent conséquemment prendre dans les mailles de ce filet lancé par les gouvernants, les exploiters et les agitateurs de toute espèce, et mettre fin ainsi aux légitimes revendications du déshérité de la fortune et de l'esclave de l'usine, de la mine ou de l'atelier.

Dans la prochaine session parlementaire « nos honorables législateurs » auront, encore une fois, à s'occuper du projet de loi sur les *syndicats professionnels* et sur le *système de la participation* qui en est la conséquence, et l'indispensable complément d'abrutissement à l'égard de la classe ouvrière ; ils ergoteront, comme ils ont ergoté, sur l'amélioration à apporter à la condition critique des travailleurs et ils adopteront, après avoir débité un plus ou moins grand nombre de discours, une nouvelle chaîne, pardon une loi nouvelle, pour enserrer un peu plus cette intéressante population laborieuse, qui devra ensuite se déclarer satisfaite, sinon les fusils Gras se chargeraient de la contenir outre mesure et faire malgré sa volonté formelle son bonheur.

Notre devoir, à nous anarchistes, est de faire la veillée des armes, d'être constamment en permanence et aux aguets pour signaler au peuple, toujours trompé par les politiciens et les serviles valets de l'autoritarisme, où est le danger, où est l'écueil. Et nous venons lui dire aujourd'hui, alors que l'on conspire de toutes parts pour le faire tomber dans le gouffre, pour le lier d'une façon indissoluble à la misère, à la souffrance, et au despotisme qui l'écrase, nous venons lui dire : *Prends garde et méfie-toi!* Les Waldeck-Rousseau et les Barberet veulent te faire accepter bénévolement les misères et les iniquités qui te rongent ; ils veulent te livrer pieds et poings liés au capitalisme et au gouvernement, à l'exploitation et à la servitude, à la servitude volontaire et librement acceptée sous l'apparence trompeuse de l'intérêt et du bénéfice.

Quel est le fin mot, en somme, de ce système qui prétend faire participer l'ouvrier dans le bénéfice du tripoteur et de l'exploiteur, si ce n'est, en effet, de faire défendre par l'ouvrier lui-même son exploitation, son oppression, c'est-à-dire l'intérêt de celui qui l'emploie? Quel est le but de ce système si ce n'est d'asservir plus jésuitiquement la classe laborieuse et de chercher à fermer les issues par lesquelles passent encore les protestations du prolétaire et les revendications sociales?

Les capitalistes, les entrepreneurs d'exploitation l'ont compris, et ils essaient de mettre en pratique leurs projets. Mais s'ils ont compris — nous aussi, nous avons compris ce qu'il y aurait de funeste, de fatal pour le travailleur à se faire le complice de ceux qui l'asservissent en acceptant cette œuvre prétendue réformatrice de la participation. Aussi, nous poussons le cri d'alarme, dès aujourd'hui, comme nous l'avons poussé à chaque fois que nous avons vu apparaître le masque de l'autorité.

Ah! pour le prolétaire qui périt de privations, qui constate à chaque instant que le salaire qui lui est octroyé est insuffisant pour lui procurer les choses les plus nécessaires à sa subsistance personnelle et à celle de sa famille, combien ne se réjouira-t-il pas en apprenant qu'outre son salaire, il aura à toucher une part du bénéfice qu'aura rapporté le trafic commercial et boursicautier de son patron?

Non, le travailleur ne se laissera pas tromper et ne s'illusionnera plus ; il ne lèchera pas, comme le chien, la main qui le frappe, mais au lieu de se montrer servile, il se montrera menaçant, et au lieu de se couvrir de la livrée de la bassesse, il relevera au contraire l'étendard de la révolte, le drapeau noir de la grève, de la misère pour réclamer hautement ses droits au bonheur et à l'indépendance. Il comprendra que ce système de la participation dans les bénéfices n'est qu'un instrument de servitude et qu'au lieu de lui procurer un peu plus de bien-être, un allègement à ses maux, il ne servirait, au contraire, qu'à le river davantage au prolétariat, au patronat, c'est-à-dire à l'oppression et à l'autorité économique.

Nous étudierons plus en détail cette réforme barberettiste. Mais pour l'instant nous avons voulu tout simplement montrer le traquenard ; nous dévoilerons plus tard, lorsque le moment opportun sera venu, toutes les ficelles, et nous démontrerons toutes les conséquences funestes de ce système anti-capitaliste qui se cache sous le masque d'une rémunération plus grande pour le labeur de l'exploité.

Nous le répétons : *Travailleur, prends garde!* Méfie-toi de la *participation* : c'est un des innombrables casse-cou dans lesquels on veut ensevelir à jamais tes revendications et tes espérances!

LA PROSTITUTION

C'est par milliers malheureusement que nous comptons aujourd'hui « en plein siècle de progrès et de civilisation » disent les dirigeants, ces femmes faisant trafic de leur corps, et lorsqu'il nous faut remonter à la source de cette existence dénaturée, nous trouvons beaucoup plus juste de plaindre ces victimes que de leur jeter la pierre, car nous trouvons sans cesse comme cause principale de cette dégradation, le rouage exploiteur qu'ont institué une poignée d'êtres abjects, à faces hideuses, qu'on nomme le « grand monde ».

L'homme c'est lui ; mais non pas l'homme, le paria isolé dans la privation, la misère, non pas celui à qui tous les moyens d'élever son intelligence et de cultiver son éducation sont refusés ; non, ce n'est pas chez l'ouvrier laborieux qu'il faut chercher la cause du mal qui existe, mais bien chez celui qui a tout à profusion, chez l'homme riche de l'exploitation des autres, chez celui dont l'instruction est poussée à la dernière limite et à qui toutes les écoles supérieures sont grandes ouvertes, et qui par cela même devrait, tant par son éducation que par son intelligence, travailler à détruire les abus iniques.

Eh bien ! non, ces bourgeois infâmes tenant sous leur talon capitaliste les travailleurs exploités, écrasent de l'autre et traitent dans la boue les filles et les sœurs de ces mêmes ouvriers, et il arrive que lorsque lassés d'une jeune fille qu'ils ont séduite, soit par les promesses ou les menaces, ils la rejettent sans remords sur le pavé ; il arrive, dis-je, que cette nouvelle délaissée va grossir le nombre des prostituées que l'on rencontre à chaque coin de rue ; un peu plus tôt ou plus tard, elles en viennent toujours là, le manque de travail, la misère, la faim, et quelquefois le désespoir aidant, elles se jettent dans cette vie de dégoût, où par la suite ne pouvant se regarder elle-même de sang-froid, et ne pouvant continuer ce sale métier pour lequel elles n'ont jamais été faites, elles se livrent à la boisson afin d'y perdre le peu de raison qui leur reste, et deviennent la lie de la société.

Et dire que la faute en est à ces exploiters capitalistes, financiers et dirigeants, à tous ces hommes placés au pouvoir par ce même peuple qui les paye pour nous gouverner, par ce peuple qui traîne une existence misérable pour leur procurer l'abondance et le plaisir.

Et dire que cette masse de travailleurs a, par un bulletin de vote, placé entre les mains de ces spoliateurs un Grand Livre, où selon leurs convenances et à leurs profits, ces monstres à face humaine font des lois contre nous et pour eux. Quand donc le prolétaire pensera-t-il sérieusement à détruire tous ces engins de désordre, quand s'apercevra-t-il que chaque loi est un abus, quand donc verra-t-il enfin que tant qu'il y aura des salariés exploités, il y aura un intérêt personnel fait au détriment de celui qui travaille, et que par conséquent le travail de la femme étant le plus exploité, toujours insuffisant à ses besoins qui eux deviennent de plus en plus grands par la spéculation de l'organisation actuelle,

elle devient incontestablement la proie et la victime des gouvernants.

Or donc, lorsque l'on connaît le mal, on doit chercher le remède. C'est pourquoi le mal existant dans l'organisation actuelle de la société, c'est à nous de détruire les organisateurs de tant d'abus, ces organisateurs étant les dirigeants, magistrats, policiers, tous financiers et capitalistes, détruisons-les donc tous afin d'arracher le mal par la racine pour être sûr, qu'aucune tige ne restera pour produire.

Ah! lorsque nous aurons déblayé le terrain où poussait tant d'ivraie malfaisante, nous pourrions enfin y semer le germe de la liberté et de l'égalité parfaite qui doit exister entre tous les citoyens et citoyennes, compagnes et compagnons, peu importe les noms, car pratiquant l'anarchie communiste dans toute son étendue, les mots ne sont rien, la forme et la pratique sont tout.

Que l'on nous permette en passant et dans l'intérêt de tous, de relever quelques passages parus dans de précédents numéros du *Drapeau noir*, articles ayant pour titre : « Œil pour œil, dent pour dent » ; et « Une nouvelle infamie ».

Certainement que notre compagnon, absorbé par un labeur sans fin, comme nous tous travailleurs, n'est pas remonté à la cause de ce virus, la prostitution, car il aurait trouvé qu'elle ne découle que de l'inégalité, de l'exploitation de l'être humain, par l'être moins humain ; en un mot, elle ne vient que par la misère ou par la crainte de la nécessité.

Or, si la Révolution est sociale, et que chaque individu est sa garantie assurée par la société, il ait impossible même que la prostitution puisse exister, car la femme comme l'homme étant sociable, ne pouvant vivre l'un sans l'autre, pourquoi sans intérêt (1) aucun, et avec quoi iraient-ils s'acheter la chair ? Donc après la Révolution et en pratiquant l'amour libre et l'anarchie, il ne doit plus y avoir de lupanar : étant anarchistes et nous basant sur la *loi raison*, nous devons, sans conteste, reconnaître que nous sommes tous égaux à tous les degrés, les différentes classes de la société actuelle disparues, nous avons tout lieu de croire qu'il est impossible et inutile surtout d'aller chercher les filles des victimes pour leur rendre le mal que leurs pères nous ont fait subir, et la peine du talion devient inadmissible et illogique, alors ce ne serait pas le règne de l'égalité, mais encore et toujours de l'oppression ; point que nous ayons de pitié parce qu'elles appartiennent au sexe féminin, si ce sont nos ennemies, comme leurs pères, il vaut mieux en révolution les détruire.

Et puis, compagnons, nous qui trouvons si lâches, si répréhensibles, si in-

(1) Dans un numéro ultérieur du *Drapeau noir*, nous traiterons le vice, en remontant à sa source.

fâmes, ces bourgeois corrompus et séducteurs, nous prendrions leur place pour être traités de même. Ah! non, ce serait vil et dégoûtant, si c'était faisable, mais nous ne pouvons aucunement l'admettre sans être en contradiction flagrante avec nos principes.

Gouvernants, exploités, boudinés, persécutez-nous, exploitez et humiliez-nous, prostituez nos mères, nos filles et nos sœurs, vous ne ferez que faire déborder plus tôt le torrent de tant de colères sourdes, qui au jour de la délivrance, feront tomber vos têtes et disparaître à jamais l'infamie.

Des élections municipales ont eu lieu dimanche dernier, à Lorient, en pleine Bretagne.

Sur 7.856 inscrits, il y a eu tout juste 216 votants!

Il faudra recommencer dans huit jours, messieurs les bourgeois, car d'après les lois byzantines que vous avez fabriquées, de telles élections ne sont pas valables.

Venez encore nous dire que le peuple tient à ce suffrage universel qu'Emile Gauthier a si justement appelé « la plus grande mystification du siècle. »

AMNISTIE !

Le 16 septembre dernier, un immense cri de : *Vive l'amnistie!* s'échappait de la poitrine de plusieurs milliers d'hommes, réunis, salle de l'Alcazar, à Lyon.

Ce cri parti du cœur, sous l'effet produit par la chaleur d'une éloquente improvisation, est loin de réjouir l'âme vraiment révolutionnaire du détenu et du proscrit.

Quelle amertume, au contraire, pour celui qui toujours sur la brèche, n'a d'autre idée que l'émancipation prolétarienne ; sacrifier amis, famille, tout ce que l'on aime pour la révolution sociale, et ne voir en fin de compte que des milliers de citoyens, ayant répondu à l'initiative de soi-disants révolutionnaires, crier à pleins poumons : Vive l'amnistie ! Quelle défection ! Quelle désillusion !

Qu'est-ce donc que l'amnistie ? L'amnistie, c'est la grâce, le pardon qu'accordent quelquefois les tyrans du peuple aux vaincus révoltés contre les iniquités politiques ou sociales !

Vous avez bien compris ? la grâce, le pardon !!!

Ah! chers Lyonnais! vous qui étiez mes compagnons de misère, permettez-moi de vous dire tout ce que ce mot : amnistie suscite en moi de dégoût, d'amertume et de colère.

Comment, la démocratie lyonnaise, qui nous a écoutés, qui nous a suivis dans notre combat de Titans contre les exploités et les gouvernants de toutes sortes, qui

nous a encouragés de ses sympathies dans la lutte et jusque dans la défaite, ne trouve rien de mieux que de s'aplatir devant les affameurs et les tyrannaux, leurs valets, depuis Rotschild, un des maîtres de la caisse et Thibaudin son domestique de planton, jusqu'à paillasse en rupture de carnaval, qu'on nomme juge ; jusqu'au simple roussin, jusque, et songez-y, jusqu'aux monstrueux agents des mœurs, dont l'ensemble constitue la force bourgeoise qui nous tient esclave.

Oui, chers amis, quand vous criez amnistie, vous demandez grâce à cette bande infâme que nous voulons détruire et que nous détruirons.

Oh ! je sais bien qu'un grand nombre d'entre vous diront, mais il y a des femmes et des enfants, qui, eux, n'ont pas l'énergie d'attendre cinq ans et plus le retour du chef de la famille, et cependant sans lui la mère et les petits endureront le froid, la faim, demain peut-être n'auront-ils même pas une pierre où reposer leur tête.

Eh quoi ! des femmes, des enfants, sont à la veille peut-être d'être poursuivis par les affres de la faim, demain peut-être, seront-ils ramassés dans la rue, comme vagabonds, quoique innocents ; aussi innocents que leur père, et aux fauteurs de pareilles infamies, vous ne trouvez encore que le mot de grâce.

Vous voulez que l'on pardonne aux révoltés de l'organisation actuelle ? Mais quel est donc notre crime, pour qu'on nous pardonne ?

Notre crime ! vous le connaissez, nous voulons la Liberté, toute la Liberté, même celle qui consiste à prendre à ceux qui voudraient mettre des entraves à l'épanouissement du bonheur commun ; et si vouloir le bonheur, c'est-à-dire la disparition de la misère de la surface du globe constitue un crime punissable, nous sommes des criminels, nous voulons rester criminels, et nous nous révoltons à ce cri : amnistie.

Non, point de grâce, point de pardon, nous n'en avons que faire. Croit-on, par exemple, que nous sommes capables de nous avachir au point de lécher les bottes aux assassins du peuple.

Non jamais, nous sommes révolutionnaires, et comme nous le disions à la première attaque de la justice contre le *Droit social* : « La lutte que vous engagez est une lutte sans trêve ni merci qui ne prendra fin qu'à la disparition de l'un ou de l'autre ». Nous sommes toujours debout nos forces sont quintuplées, et l'on commence à nous tourner en ridicule...

Il est une autre considération capitale, celle qui nous oblige à repousser énergiquement l'amnistie.

Est-ce que l'amnistie, c'est-à-dire le pardon, en admettant que nous puissions descendre assez bas pour l'accepter, comprendrait toutes les victimes de la mauvaise organisation que nous subissons ?

Pensez-vous que jamais les Bézérowski,

les Nourrit, les Florian, Fournier, Binder, Van-Parys, Louise Michel, Poujet, etc., seraient pardonnés !

Croyez-vous que jamais on amnistiera les victimes du chômage, qui sans domicile et sans pain ont repris violemment à la société capitaliste ce que celle-ci leur avait ravi par l'astuce.

Arrêtons-nous, car si nous voulions continuer à chercher, nous irions jusqu'au pied de l'échafaud réclamer les victimes de ceux à qui vous demandez grâce pour nous.

Ne parlons donc plus de pardon, mais si vous avez du cœur au ventre, aidez-nous, et ce n'est pas Amnistie ! qu'il faut crier, mais : Justice !

NOTES D'UN 28 JOURS

Puisque le gouvernement nous a fait la *gracieuse faveur* d'aller passer 28 jours de villégiature dans la noble armée française, il nous a été facile de juger de visu où en était cette fameuse réorganisation qu'ils sont entraînés de mener depuis douze ans, et si réellement les progrès accomplis sont à la hauteur des millions que le budget nous dévore tous les ans.

Bien entendu, nous nous plaçons au point de vue de ceux qui croient à l'utilité d'une armée, car pour notre part, il y a longtemps que notre siège est fait au sujet du patriotisme de l'armée, des chefs et de toute la boutique, les 28 jours que nous venons d'y passer ne sont pas faits pour nous faire changer d'avis.

Plus que jamais, nous pensons qu'il ne faut pas être homme pour y rester de gaieté de cœur, quel que soit le grade qu'on y occupe, il nous suffit d'avoir vu encore une fois de près ces écoles de démoralisation que l'on appelle casernes, pour reconnaître que « l'honneur et les vertus militaires » ne sont que des fictions bonnes tout au plus à fournir des images aux poètes, qui à force de vivre dans les nuages, finissent par ne plus rien connaître de ce qui se passe autour d'eux. Tout homme de cœur ne peut avoir qu'une opinion là-dessus, l'armée n'est bonne qu'à former des ivrognes, des abrutis, des fainéants et le reste....

Nous passerons sur le gracieux accueil qui nous est fait par l'administration du premier régiment d'infanterie de marine à Cherbourg qui envoie une partie des réservistes, coucher sur les glaces, sous la pluie ; nous ne décrivons pas la douce satisfaction que les hommes ont à courir, la nuit, après leurs tentes que le vent emporte, vous peindre la satisfaction que l'on a de s'étendre le soir pour se coucher sur le lit... j'allais dire la litière, que nous devons à la munificence gouvernementale, serait une superfétation, pensez donc quatre bottes de paille pour

ÉTUDES SOCIALES

DE L'ANARCHIE

Deux Tactiques

Done, il est impossible d'équivoquer, puisque nous restons dans le cercle de nos opinions anarchistes en écartant comme ennemis les théoriciens autoritaires ou *archistes*. Or, nos adversaires qui auraient pu supposer un seul instant que nous allions tomber dans le faux et l'absurde auront eu tort de se réjouir par avance et de tomber ainsi par eux-mêmes dans la prévention et l'erreur : toute porte qui aurait pu laisser passer le doute, le bâtarde, la négation, est fermée et nous le pensons et l'espérons, ne sera pas ouverte de sitôt : ce que nous dirons, dans ce chapitre, ne regarde que les anarchistes... Nos détracteurs, n'ont rien à y voir nous les prévenons charitablement. Mais que l'on sache bien cependant que si quelques-uns des nôtres ont pu se laisser aller dans le camp ennemi, s'ils se sont trompés en croyant être utiles à la cause de la liberté et croyant servir au profit de la Révolution sociale, que l'on sache, disons-nous, que ces compagnons sont revenus de leurs illusions et qu'ils ont fait ainsi une expérience qui leur était nécessaire

pour les affermir dans le bien-fondé des doctrines anarchistes que le *Drapeau noir*, suivant l'exemple de ses prédécesseurs, victimes de la férocité et de la poltronnerie bourgeoises, tient haut et ferme et fait partout respecter en dépit des persécutions, des insultes et des emprisonnements.

Oui, tous les anarchistes, quelles que soient les tendances individuelles, n'ont aucun rapport avec les politiques gouvernementaux, car ils sont *tous* les irréconciliables adversaires d'un pouvoir dirigeant, et si dans le parti anarchiste il y a certaines tendances qui se différencient au point de vue propagandiste, ils sont tous les opposants des classes dirigeantes, — qu'elles dirigent, qu'elles aient dirigé ou qu'elles aspirent à diriger, comme par exemple ; les *progressistes* dans les pays monarchiques et les radicaux socialistes, collectivistes dans les Etats républicains, sans parler des sectes *religieuses* qui se targuent de socialiser leur idéalisme, comme par exemple ; le positivisme, sur lequel il faudra bien, tôt ou tard, consacrer quelques pages.

Les anarchistes se posent en face des gouvernants des masses, ils opposent leur principe de liberté à l'autorité qui gouverne et qui avilit l'humanité.

Ah! certes, nous ne prétendons pas être exempts de l'erreur ; nous connaissons malheureusement trop le mal qui ronge la société humaine pour nous laisser entraîner dans les régions bleues de l'optimisme et de l'illusion, et c'est pour cela

aussi que cette tendance centralisatrice, partant autoritaire, qui tracasse quelques-uns de nos compagnons, nous contrarie beaucoup plus qu'on ne pense. On ne doit jamais trop se tenir en garde contre les tendances funestes !

Quel est celui qui oserait soutenir, en effet, qu'il est infallible ? La limite est bien tracée entre les partisans de l'autorité et ceux de la liberté, entre les dirigeants des peuples et les anarchistes, et serait bien naïf celui qui tenterait de l'effacer ! Mais l'autorité est une si drôle de corruptrice que rien ne nous étonnerait de la voir semer la corruption parmi ses réfractaires, et c'est parce que nous sommes fermement convaincus de la justesse de nos appréhensions que nous cherchons à détruire le germe vicieux qui aurait pu être jeté dans notre champ.

On pourra dire que nous exagérons, que nous poussons trop loin le pessimisme ! Non, celui qui a suivi, qui a examiné, qui a étudié non pas à la surface, mais dans les profondeurs, se fera la conclusion que nous nous faisons. Le principe anarchiste ou de liberté est immuable, et il ne faudrait point sous son couvert tromper les masses en leur tendant un piège de l'autorité, et modifier tout à l'envers, le sens véritable de la liberté éternelle, de l'indépendance et du bien-être individuel, c'est-à-dire expliquer ce que l'anarchie n'est pas.

II

Si Descartes vivait de nos jours et

s'il eût partagé nos idées, il aurait dit que le mouvement perpétuel, dans les relations sociales, c'est la lutte de l'esprit de liberté et de l'esprit d'autorité, de contentement et de mécontentement, de satisfaction et de déception, de jouissance et de souffrance, et jamais il n'aurait été plus dans la logique et dans la raison qu'en affirmant cette incontestable vérité.

Incontestable ! mais sans doute, et n'en déplaise aux avocats, aux hommes de lois et de gouvernement, aux théoriciens de tout ce qui ne devrait pas avoir de théorie, le mouvement perpétuel c'est l'éternel combat de l'oppression contre l'indépendance, de l'ignorance contre le savoir, de la lumière contre la nuit.

Ah! si le progrès était resté dans le *statu quo*, c'est-à-dire, si les individus ne s'étaient point développés moralement ; si, à force de supporter la souffrance, de se résigner sous le fouet du maître, l'esclave n'avait pas aperçu ou effleuré la vérité, dans quelle situation terrible serions-nous, grands dieux ! Comme Sisyphe, nous roulerions éternellement notre rocher maudit. Mais heureusement on a marché en avant, les idées se sont formées, obscures, sans doute, mais enfin elles étaient conçues. C'était l'important. L'évolution morale était commencée, entraînant des changements dans l'ordre matériel des choses.

(A suivre.)

seize hommes, comme avec cela on est à l'abri de l'humidité; puis n'était-ce pas une manière polie de nous dire que l'on nous prenait pour des animaux? Quant aux douleurs et aux rhumatismes que de pauvres diables, pères de famille pour la plupart risquaient à attrapper, ceci est un léger détail, l'administration n'a rien à voir là-dedans.

Le métier lui aussi est toujours aussi bête, nous y avons pourtant une consolation, c'est de voir qu'il est en grippe à tout le monde, la haine des chefs s'y fait sentir de plus en plus, tout cela n'est pas encore bien défini, c'est encore bien inconscient, mais cela existe, nous avons la satisfaction d'apprendre dès notre arrivée, qu'en route un sous-officier réserviste s'est fait corriger de son zèle d'il y a deux ans : dans le train qui le menait à Cherbourg, il s'est trouvé un inconnu qui lui a administré une raclée qui le force à se rendre au corps les deux yeux pochés. Quant à la mort du commandant Sénau, elle n'a rencontré que des approbateurs et personne n'a douté un seul instant que ce ne soit des jours de salle de police ou de prison qui se payaient.

Les officiers, eux, deux faits suffiront à les peindre; il y a deux ans, c'était le colonel Outre (aujourd'hui général au Tonkin), un vieux bonapartiste qui commandait le régiment dans une manœuvre de petite guerre, sur un terrain parfaitement connu puisque l'on y fait les exercices tous les jours (un endroit appelé les Capelains, situé à six kilomètres de Cherbourg), il trouva le moyen de pousser la colonne qu'il commandait dans un cul-de-sac, où il lui était impossible de se dégager se trouvant cerné de tous les côtés; s'il agit de même au Tonkin, cela est très rassurant pour les pauvres diables que l'on y envoie.

Cette année on avait pris quatre cents hommes pour aller tirer à balle; en faisant l'école de tirailleurs, on les envoyait à seize kilomètres de Cherbourg où le régiment est caserné; on avait formé deux détachements, l'un que l'on envoyait camper à Bisoille, l'autre à Pénitan, carte en main, les officiers du détachement qui se rend à Pénitan trouvent le moyen de s'égarer et de faire faire quatre kilomètres de plus à leur détachement.

L'administration fait mieux, les vivres à destination de Pénitan, elle les envoie à Bisoille; de sorte que les hommes sont forcés de se payer des corvées de quatre kilomètres, distance qui sépare les deux camps, pour avoir leurs vivres; on peut juger par là de ce que cela aurait été si les détachements s'étaient trouvés seulement à quatre-vingts ou cent kilomètres; et dire qu'il y a des gens — intéressés, il est vrai à cela — qui nous prêchent la revanche; allons donc, nous avons, en effet, une revanche à prendre, mais des pirates qui nous gouvernent et nous exploitent.

BLAGUEURS

Quand donc comprendra-t-on enfin la fourberie et la duplicité de ceux qui nous gouvernent? A voir la façon dont vont les choses, on croirait qu'un gigantesque brouillon tient la main à tout ce qui se passe.

Que de réformes promises et pronées des mille et mille fois dans les professions de foi et assemblées électorales!

Que de fautes que l'on se jette et se rejette mutuellement sur le dos comme un jeu de balle quelconque!

Que de projets de loi votés dans une assemblée et repoussés dans une autre sous n'importe quel prétexte, etc., etc.!

Et quand on demande à ces aimables farceurs, qui s'appellent députés, compte de leur conduite, ils vous répondent d'un air mystérieux : Si je n'ai pas voté ceci ou cela, c'est le Sénat.

Le Sénat, nouveau Minotaure, qui dévore les enfants mort-nés de la Chambre.

Le Sénat, ogre famélique, qui voit tout, s'occupe de tout et empêche tout.

Le Sénat, enfin, il faut bien le dire, est absolu, puisqu'il tient en échec cinq cent trente députés qui prétendent représenter la nation.

Il y a longtemps que l'on a répondu aux vils menteurs qui prétendent nous représenter, que si le Sénat était un rouage inutile qui ne servait qu'à empêcher les réformes, il y avait un moyen de l'arrêter c'était de le supprimer.

Eh! oui, le supprimer, quand on se trouve en face d'une bête féroce ou veni-

meuse, tigre ou serpent, que fait-on, on s'arme et on le détruit, que n'en faites-vous autant du Sénat.

Vous nous répondez, le respect de la Constitution, etc., etc., et autres balivernes. Ce n'est pas cela qui vous empêche de supprimer le Sénat, non, ce n'est pas cela, si votre intérêt était de le supprimer, il y a longtemps que cela serait fait, ce qui vous empêche de le supprimer, c'est la crainte une fois seuls au pouvoir, n'ayant plus cette tête de turc complaisante pour recevoir la légitime indignation du peuple, c'est la crainte de vous voir forcés de donner quelques-unes de ces trop légitimes satisfactions que vous pronérez depuis si longtemps, comme des panacées universelles; c'est la crainte d'être forcés de discuter les belles réformes qui sont dans le programme de tout républicain bien pensant.

Et vous n'en voulez pas de réformes, de même que les caméléons changent de couleur vous changez d'opinion. Telle chose qui vous semblait très bonne pour leurrer l'opinion de vos électeurs, vous semble maintenant détestable parce que vous êtes arrivés à faire partie de la soi-disant classe dirigeante.

Allez donc, tas de blagueurs, nous en avons assez de vos mensonges; allez donc, hommes d'honneur qui vendez vos suffrages aux Compagnies de chemins de fer pour avoir le droit de voyager gratis sur leurs lignes; allez donc, fiers républicains dirigeants, vous incliner bas devant un Alphonse quelconque, votre stupide politique porte déjà ses fruits et le peuple sera bientôt d'une seule et unique opinion, celle de vous supprimer.

Cyvoct en Correctionnelle

Nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs la défense présentée par le compagnon Cyvoct lors de sa condamnation en correctionnelle, le 30 août dernier, pour une lettre soi-disant injurieuse adressée par notre ami à un certain nommé Cuaz, exerçant l'honorable profession de juge d'instruction.

Nous regrettons vivement que cette défense nous soit parvenue si tard.

Messieurs,

Je m'explique difficilement comment ma lettre du 25 juillet, à M. Cuaz, constitue un délit d'outrage envers ce magistrat. J'ai la conviction profonde de n'avoir dit que la vérité, telle au moins que je suis à même de la concevoir dans mon cerveau; or, la vérité ne constitue jamais un outrage et partant ne saurait constituer un délit.

La vérité peut-être crue et dure, elle peut blesser ceux à qui elle s'adresse, surtout quand elle n'est pas habillée, quand elle est présentée sans appareil et dans un langage un peu concis; cependant, elle n'en devrait pas moins, en toutes circonstances, mériter notre respect.

Pensez-vous, messieurs, que j'ai fait à M. Cuaz des reproches amers dans l'unique but de l'insulter?

Je n'ai pas écrit ma lettre sous l'impulsion de la haine, comme vous pourriez le présumer, non plus sous l'impulsion de la folie; car, quoi qu'on en ait dit, je crois être encore très sain d'esprit.

Si j'ai reproché en termes peu convenables au magistrat chargé de mon instruction la façon dont il a dirigé ma confrontation avec les témoins qui ont vu à l'Assommoir les auteurs de l'attentat, c'est que j'avais peut-être de sérieuses raisons d'être indigné.

En tous cas, ces raisons, je vais vous les communiquer.

Nous ne saurions mieux établir la vérité qu'en rapprochant textuellement les paroles de M. Cuaz, c'est-à-dire ses questions aux témoins, les réponses variées de ceux-ci, et surtout les contradictions qui résultent de ces dépositions.

Je n'accuse certainement pas MM. Cuaz d'avoir fait lui-même ou fait faire par d'autres personnes, à l'intérieur du Palais de Justice ou hors du Palais-de-Justice, des démarches auprès des témoins, à seule fin de leur faire dire ce qu'ils ne pensaient pas. Mais la pression dont je parle dans ma lettre peut s'exercer de différentes manières.

Ainsi voilà un inculpé qui s'est quelque temps occupé de politique.

Il est accusé d'assassinat!

Les journaux affirment avec un sans-gêne imperturbable qu'il est bien l'auteur du monstrueux attentat.

Pour satisfaire la curiosité de leurs lecteurs, ils appuyent leurs affirmations de renseignements fantaisistes, par exemple : « Cyvoct était à Lyon tel jour, il en est reparti tel jour, en compagnie de M^{lle} Madinier; cette jeune fille était sa maîtresse; après l'avoir conduite à Genève, il l'y abandonna dans une maison interlope. » Enfin, et pour couronner leur œuvre : « Cyvoct est anarchiste par amour. »

Ils en disent tant et ils tissent si bien que Cyvoct aura beau faire, il sera le coupable

dans l'opinion publique. Un beau jour, je suis mis en présence de plusieurs témoins qui me regardent avec autant d'étonnement que d'embarras. Ou a bien répété sur tous les tons que je l'étais sûrement; ils moutrent effectivement qu'ils ne l'ont pas oublié, mais malgré leurs efforts, ils ne retrouvent pas en moi les traits du monstre. Ce que voyant, M. Cuaz, après la question d'usage, continue : « N'y a-t-il pas quelque chose de ressemblant? n'y a-t-il rien dans l'inculpé de l'individu que vous avez vu à l'Assommoir?... Parlez sans crainte... N'ayez pas peur... N'y a-t-il pas quelque chose d'un peu ressemblant? »

Vous le voyez, messieurs, M. Cuaz, après avoir sollicité un oui, dans la crainte d'entendre les témoins répondre par un non, cherche, par des questions intelligentes, à détourner une réponse complètement négative et il y réussit.

Si l'on avait dit à M. Flô : reconnaissez-vous Cyvoct pour être l'auteur de l'attentat, M. Flô eût certainement répondu : non, je ne le reconnais pas. Mais comme on lui demande s'il n'y a pas dans sa physionomie quelque chose d'un peu ressemblant à un autre homme, et que tous les hommes se ressemblent un peu, M. Flô répond : ma foi! il y a bien quelque chose d'un peu ressemblant, mais je ne puis rien affirmer.

Si vous persistez à prétendre que cette réponse n'a pas été obtenue par finesse, je vous demanderai quelle ressemblance M. Flô peut trouver entre moi qui porte une barbe peu commune à mon âge, qui ai les cheveux longs, et un individu qui n'avait ni barbe ni cheveux, surtout que M. Flô ne se rappelle pas si cet individu avait un paletot ou un pardessus, si son habit était rouge ou vert, si son chapeau était de feutre mou ou de feutre dur, s'il était blanc ou noir.

M. Flô dit : Cet individu était complètement rasé, et pouvait avoir de 25 à 30 ans. Or, si cet individu avait eu sa barbe, il aurait au moins marqué de 30 à 35. Avec ma barbe je marque de 25 à 26; sans barbe de 20 à 22. M. Flô ne pouvait donc pas me prendre pour le coupable.

Au reste, et l'on peut s'en assurer par les quelques lignes qui précèdent, les souvenirs de M. Flô sont très vagues, et pour reconnaître dans un individu qui porte une forte barbe, un autre individu qui n'en avait pas du tout, qu'il n'a jamais vu que pendant quelques instants, qu'il n'a pas revu depuis près d'un an, il faudrait, au contraire, que ses souvenirs fussent très exacts.

Passons à M. Koëmgen.

M. Koëmgen a subi les mêmes questions que M. Flô, mais il n'a pas cependant reconnu en moi les traits de l'auteur de l'attentat.

Je n'ai vu le coupable, dit-il, qu'à un moment où il vint fermer les rideaux et en passant devant le box, mais il baissait la tête, évidemment pour cacher ses traits, et je ne pourrais pas me rappeler son visage. Puis M. Koëmgen ajoute, pour répondre quelque chose aux questions pressées de M. Cuaz : « C'est bien la même taille et la même tournure. »

M. Koëmgen pourrait-il soutenir devant des jurés qu'il est à même de reconnaître, à dix mois d'intervalle, la tournure d'un individu qu'il n'a vu que durant quelques instants, assis au fond d'un box et cherchant à se dissimuler?

Je ne demanderai pas si un homme peut prétendre à conserver si longtemps le souvenir si précis et si exact de la tournure d'un individu qui, il y a presque un an, est entré dans un établissement, s'est fait servir une consommation au milieu de trois cents personnes, et ensuite, sans bruit, s'en est allé. J'ose dire que cela est impossible.

La plupart d'entre nous seraient même fort en peine de reconnaître un de leurs amis à sa tournure, si cet ami était masqué et couvert d'habits autres que les siens. Il y a cependant loin de là aux exagérations de M. Koëmgen.

Toutefois, bien que M. Koëmgen n'ait vu cet individu que pendant quelques instants et au fond d'un box, je pourrais tout de même croire que ses souvenirs sont exacts; s'il prétendait, par exemple, que la tournure de cet individu était excentrique. Mais alors, messieurs, elle ne pourrait pas se rapporter à la mienne, car je ne suis pas excentrique le moins du monde.

Enfin, il faudrait, quoi qu'il en soit, que M. Koëmgen soit doué d'une rare mémoire. Et cependant il n'en fait pas preuve pour le reste des renseignements qu'il donne à l'instruction. Il croit que le chapeau était mou, mais il ne pourrait l'affirmer; il ne pourrait pas en dire la couleur. A la première confrontation il dit que le paletot de l'individu était brun; à la seconde, il dit qu'il était gris; comme je le lui fais remarquer, il dit qu'il était gris bien foncé. Ce qui prouve que les prétentions de M. Koëmgen à une mémoire précieuse sont aussi peu fondées que ses dépositions.

Je ne lui en fais pas un reproche, mais je tiens essentiellement à prouver que M. Koëmgen, qui assure n'avoir pas subi la pression exercée par M. Cuaz, l'a subie à son insu, qu'il ne pouvait même pas l'éviter puisqu'il lui était impossible de répondre autrement que par un oui conditionnel à ces quelques questions : « Ne vous semble-t-il pas reconnaître les traits de l'individu que vous avez vu en passant devant le box? Parlez sans désir de vengeance, mais aussi, parlez sans crainte... N'y a-t-il pas quelque chose dans la physionomie de l'inculpé qui pourrait rappeler vos souvenirs? N'y a-t-il rien de ressemblant entre Cyvoct et l'individu que vous avez vu dans le box? »

Je vous l'ai dit déjà, messieurs, il y a chez tous les hommes une ressemblance naturelle; les uns se ressemblent par le front, les autres par les yeux, les autres par le nez, la barbe, par les cheveux, par le teint. Et M. Cuaz qui ne l'ignore pas, sait parfaitement qu'en adressant à différentes reprises

cette question aux témoins : « N'y a-t-il pas dans Cyvoct quelque chose d'un peu ressemblant au coupable? » Les témoins répondront forcément en répétant la demande en forme de réponse.

Mais, pour M. Koëmgen, je ne ressemble à l'individu qu'il a vu dans le box ni par la bouche, ni par le nez, ni par les oreilles, je lui ressemble par la tournure; malheureusement, je lui prouve qu'il lui est impossible de se rappeler la tournure de cet individu.

Enfin, il n'y a pas de mal à la réponse à faire, en pareille circonstance, dépend exclusivement de la personne qui la fait. Ainsi, Mlle Rose Tiano, qui, en sa qualité de demoiselle a naturellement plus de goût que M. Koëmgen, répondit à M. Cuaz que je ressemblais à l'homme du box par la grosseur des joues.

Le vague de cette réponse pourrait faire croire que M. Cuaz n'a pas exercé de pression sur cette demoiselle, et cependant, c'est le contraire que je vais vous démontrer.

Malgré les questions de M. Cuaz, malgré leur tournure insidieuse, Mlle Rose Tiano, qui, dans toutes ses dépositions, s'est montrée très sérieuse et très réservée, parlant en conscience, ne pouvait absolument pas répondre : *Oui*, c'est lui, si ce n'est pas moi qu'elle a vu.

Il n'est pas moins certain que Mlle Rose Tiano, n'aurait pas fait ce rapprochement entre moi et l'auteur de l'attentat. Si elle n'avait été pressée de trouver entre moi et cet individu une ressemblance quelconque.

Pourquoi ne l'aurait-elle pas fait?

Parce qu'il y a tous les soirs au café de Bellecour un certain nombre de jeunes gens qui ont les joues potelées, ce qui n'établit pas pourtant leur ressemblance avec le dynamitar.

Voulez-vous une preuve que je n'avance que la vérité? Dans une seconde confrontation, M. Rigot demandant à Mlle Rose Tiano si elle reconnaissait en moi l'auteur de l'attentat, cette demoiselle répondit : « Non, je ne le reconnais pas. » Si M. Cuaz lui avait adressé la même question, Mlle Rose Tiano lui eût certainement fait la même réponse.

Enfin, si la façon dont j'ai été confronté avec ces trois témoins ne suffisait pas à établir qu'il a été exercé par M. Cuaz une pression sur ces témoins, le quatrième témoin, ses réponses diverses dans chaque confrontation, la nature de ces réponses, unie à des circonstances particulières, suffiraient à prouver que mes allégations ont lieu d'être fondées.

Dans la première confrontation, ce jeune homme si loin de reconnaître en moi l'auteur de l'attentat, que le gendarme présent avait déjà traduit par un signe négatif de la tête sa réponse, qui se faisait clairement dans son embarras, comme dans son étonnement. Mais M. Cuaz, qui ne se laisse pas déconcerter pour si peu, activa les questions et redoubla de finesse. Et le jeune homme répondit : « Il me semble bien qu'il y a quelque chose... c'est bien à peu près les mêmes traits, mais je ne puis rien affirmer. »

Dans la seconde confrontation, le jeune homme répond : « Je ne puis me remettre, je ne le reconnais pas. » Il ne sait pas quel était le chapeau de l'individu; il croit qu'il était mou, mais il ne pourrait l'affirmer. (Cela se conçoit facilement, il a lu dans tous les journaux qu'il était mou.) Il ne sait pas si cet individu avait un paletot ou un pardessus; la couleur de son habit; il ne se rappelle pas même si cet individu avait de la barbe ou n'en avait pas, et cependant, dans une première confrontation et sous l'impulsion de M. Cuaz, il a prétendu reconnaître mes traits.

Expliquez-vous cela si vous le pouvez, je fais remarquer à M. Rigot cette contradiction qui s'éleva des deux dépositions faites par ce jeune homme, et M. Rigot s'adressant au témoin m'en donne une explication qui ne saurait vous laisser aucun doute sur la véracité de mes allégations et sur les moyens employés par M. Cuaz pour arracher aux témoins des réponses que réprouve la justice. « N'y a-t-il rien, rien, rien, rien, rien, dit M. Rigot au jeune homme, dans l'inculpé Cyvoct qui ressemble à l'individu que vous avez vu à l'Assommoir? »

Et le jeune homme, qui ne se rappelle pas si cet individu avait de la barbe ou n'en avait pas, qui, cinq minutes plus tôt, déclarait qu'il ne me reconnaissait pas, répond de nouveau : « Il me semble bien qu'il y a quelque chose. »

Voyez-vous, me dit M. Rigot, je lui ferai bien dire, si je veux, que vous ressemblez à l'individu du box. En effet, ce jeune homme avait fait la même réponse à M. Cuaz, parce que M. Cuaz lui avait fait la même question, cela est naturel; en d'autres termes sans doute qu'il dissimulèrent mieux la pression que M. Rigot n'a pas essayé de cacher.

Parlons sans parti pris, soyons de bonne foi. Est-ce ainsi que ce fait une confrontation? M. Cuaz n'a-t-il pas, comme je vous l'ai affirmé, manqué aux devoirs de sa charge en incitant les témoins à faire l'analyse de ma physionomie, c'est-à-dire à trouver en moi, justement ou non, des lambeaux de ressemblance avec l'individu de l'Assommoir?

La presse a déclaré : Cyvoct, c'est tout à fait le portrait de l'auteur de l'attentat; elle a retracé de moi une esquisse monsignère qu'elle a rapproché le plus possible du portrait du coupable; M. Cuaz ne continue-t-il pas son œuvre de calomnie en disant aux témoins : « N'y a-t-il pas dans Cyvoct quelque chose de ressemblant à l'individu du box? »

Je crois, messieurs, que la gravité des circonstances exigeait de sa part beaucoup plus de conscience.

En Italie, sous un régime qui est loin d'être celui de la justice, quand on confronte

un inculpé, on le place parmi quatre ou cinq individus de même taille que lui, de même corpulence, rasés comme lui, ou portant la barbe de la même façon, et on laisse le témoin choisir librement, parmi ces cinq ou six individus, lequel est le coupable.

On ne traite pas si légèrement les choses.

Les mots : « il me semble » sont prohibés dans la bouche d'un témoin. Il doit répondre oui ou non, c'est lui ou ce n'est pas lui.

Vous en conviendrez, il y a loin de là aux expédients employés par M. Cuaz.

Comment expliquer la conaite de ce magistrat ?

On a fait peser sur le parti anarchiste la responsabilité morale de l'attentat de Bellecour, et il faudrait pour que la pièce fût jouée, et à quelque prix que ce fût trouver un coupable dans le parti anarchiste.

On a songé à Cyvoct, parce que Cyvoct est à l'étranger ; parce que, poursuivi, il ne se souciera pas de venir démasquer ses calomnieux.

Un certain jour on a demandé son extradition au gouvernement belge avec l'espérance d'exploiter sa jeunesse :

On s'est trompé. N'ayant pas une pauvre petite preuve pour appuyer l'accusation portée contre lui, un malheureux grief pour l'accabler, l'on s'accroche à tout, et l'on pense qu'il serait bon, du moins, et faute de mieux, de laisser peser des doutes sur son nom.

Mais ce n'est pas le respect de la loi qui arrêtera Cyvoct quand il s'agira de mettre au jour de si singuliers écarts de la part d'un magistrat.

Si pour sauvegarder son honneur des assauts de la calomnie, on est obligé d'enfreindre la loi, on l'enfreindra !

CORRESPONDANCE

Paris, le 30 septembre 1883.

Paris était en remue-ménage il y a une quinzaine de jours, il s'agissait de la réception du jeune, noble et majestueux Alphonse, roi de toutes les Espagnes et autres lieux.

Les crétiens qui nous gouvernent avaient trouvé politique de se mettre en mouvement pour aller recevoir ce digne successeur des rois inquisiteurs qui venait de se faire sacrer colonel des uhlands.

A l'arrivée du noble cortège, les assistants (ils étaient nombreux) n'ont rien trouvé de mieux que de saluer le roi et ses compagnons d'une bordée de sifflets (c'est malheureux, ce n'étaient pas des bombes), tandis que les cris de : « à bas le uhlan ! se faisaient entendre.

Il s'agirait de savoir à qui s'adressaient ces sifflets, ils s'adressaient peut-être à Alphonse en sa qualité de roi, car nous haïssons jusqu'à ce nom de roi. Pour ma part, je crois que ceux qui méritaient le plus d'être sifflés ou hués, n'étaient pas Alphonse ni sa suite plus ou moins uhlanisée, c'étaient les crétiens, si ce ne sont pas les crapules, qui sont allés bêtement faire la courbette devant un roi qui venait presque de se faire germaniser, et qui n'ont pas vu le piège qui leur était tendu, et qui n'ont pas pensé ou n'ont pas voulu penser que la population les acclamerait d'une bordée de sifflets pour les récompenser de leur platitude.

Là où la chose devient cocasse, c'est quand le pseudo-braconnier Grévy, accompagné du pitonneux Ferry, accompagnés de tous les férigueusards, offrent à déjeuner au roi Alphonse pour lui demander excuse de la faute(???) du peuple, en lui disant qu'il sera là avec son cabinet, qui, puisqu'il est au pouvoir, représente nécessairement la nation (???) et qu'en acceptant ses plates excuses, avec celles des ministres, il acceptait celles de la grande majorité des Français.

Je n'ai pas à m'inquiéter de ce qu'a répondu le jeune coureur couronné, mais ce que je me demande, c'est quand on flanquera enfin toutes ces canailles qui ne savent faire que des stupidités ou des infamies, c'est quand on les flanquera à la Seine ou au bout d'une corde, pour servir de pâture aux corbeaux qui n'en voudront peut-être pas.

Ça pue trop.

Réunion Anarchiste

Le compagnon Crié, vient de faire dans la région lyonnaise, à Saint-Etienne, Roanne et à Lyon, une série de conférences contradictoires qui auront certainement contribué à accroître le nombre des vrais révolutionnaires et à augmenter l'intensité et leur action.

A Saint-Etienne, six cents personnes, dans la salle du Cirque. L'ordre du jour portait : Anarchie et Communisme.

Le compagnon Crié a développé ces deux points aux applaudissements de la très grande majorité de la salle. Il a montré que le but des anarchistes était la

suppression de l'autorité à tous les points de vue ; au point de vue des relations comme au point de vue de la production et de la consommation, de l'éducation et de la famille.

Il a esquissé à grands traits, ce que pourrait être une organisation communiste anarchiste fonctionnant sans qu'aucune entrave, d'aucune nature, pût être apportée à la liberté des citoyens. (Bravo.)

« Le but des anarchistes, a-t-il ajouté, c'est en un mot, la substitution partout du contrat libre, toujours révisable, perpétuellement dissoluble à la réglementation actuelle.

« Mais si telles sont là des théories que je crois applicables et qui, en tous cas, remplaceraient avec avantage le gâchis actuel, je n'ai point la prétention de vous apporter un évangile social tout fait, moins encore celle de vous l'imposer. Je crois qu'il est beaucoup plus pratique de concentrer nos efforts et nos études, sur les moyens de faire la Révolution et d'en finir avec la bourgeoisie capitaliste et la féodalité financière. (Applaudissements.)

Un socialiste, partisan du suffrage universel, est venu défendre ses théories, et a dit qu'il fallait tout attendre de la persuasion.

« Je ne pense pas, a répondu le compagnon Crié, que ceux qui prirent la Bastille en 1789, et les Tuileries en 1792 ; je ne pense pas que les insurgés de 1830, de 1832, de 1834, de 1839, Février et Juin 1848, de Mai 1871, les nihilistes russes, les fédérés espagnols et les fenians irlandais aient jamais beaucoup compté sur la persuasion pour amener le triomphe de leurs idées. (Applaudissements.) La réalité, c'est qu'il n'y a jamais eu une conquête politique faite sans qu'on ait eue recours à la violence ; la vérité, c'est qu'il n'y a jamais eu une réforme sociale obtenue par d'autre moyen que l'Insurrection. (Longs applaudissements.)

Le citoyen Didier, opportuniste, est venu dire qu'on devait la République de 1870 aux députés de la gauche et particulièrement à M. Gambetta.

« Mais ce sont au contraire les députés de la gauche, a répliqué le compagnon Crié, qui pourris par l'inertie parlementaire ont empêché d'agir, le 9 août, les citoyens qui, dès cette époque, voulaient proclamer la République. »

Le citoyen Didier a balbutié qu'il n'avait rien à répondre, et la séance a été levée.

Un certain de socialistes révolutionnaires se sont alors rendus au cercle du Travail en chantant la *Carmagnole*. Ils n'ont pas tardé à y voir entrer six à sept radicaux, en tête desquels marchait le citoyen Rondet, et qui paraissait absolument furieux du succès de la réunion.

Une discussion très vive n'a pastardé à s'engager et, une demi-heure après, nos sept radicaux s'en allaient tout piteux, pendant que les 80 ou 100 personnes restées dans la salle criaient : Vive l'Union révolutionnaire et entonnaient de nouveau la *Carmagnole*.

Nous regrettons, vu l'exiguïté de notre format, de ne pouvoir donner le compte rendu des conférences de Roanne et Lyon, nous les publierons dans notre prochain numéro. N. D. L. R.

Tribune Révolutionnaire

Lyon. — Aux compagnons du *Drapeau noir*.

Depuis longtemps votre organe préconisant la propagande par le fait, nous avons résolu de suivre ses principes qui, nous le croyons, sont les seuls pratiques pour arriver à l'émancipation du prolétariat.

En conséquence, par suite de quelques petites expériences faites par nous, qui, nous l'espérons, se renouvelleront plus souvent, nous avons le ferme espoir de détruire tous ces vampires bourgeois, capitalistes et gouvernants, en nous attaquant surtout à leurs soi-disantes propriétés, afin d'arriver par ces moyens à résoudre promptement la question sociale, et à l'extinction du capital et de la propriété individuelle.

Les groupes engagent tout révolutionnaire sincère à en faire autant dans chaque localité.

Pour les groupes fédérés les *Invisibles*,

LE COMITÉ EXÉCUTIF.

Terre-Noire. — Compagnons du *Drapeau noir* :

Les ouvriers anarchistes réunis de Terre-Noire vous remercie de la bienveillance que vous avez eue pour publier leur précédente lettre.

En recevant votre estimable journal, l'aveugle Trémaux, le garde-chiourme des forges et ajustage s'est empressé de partir à Lyon, pour savoir de qui émanait l'écrit véridique de votre numéro du 7 courant.

Ledit Trémaux usurpe toutes les fonctions : celles de contre-maitre, et celles de marchand de vins en gros.

Bien plus, cet homme aux humeurs hautaines et hargneuses agit envers les ouvriers en traître ; si ceux-ci ne veulent pas accéder à ses désirs, il leur fait toutes les misères possibles, jusqu'à ce qu'ils soient renvoyés.

Ainsi, compagnons ouvriers, jugez de cet homme !

Pendant le voyage du garde-chiourme, à Lyon, son fils, l'adjoint chiourmeur, gérait la forge et l'ajustage, en son absence, sous la direction de l'ingénieur « Rat-Blanc ».

Ce triste personnage est parvenu à ce grade par la protection divine de gros Jean, ou curé, et de ses adeptes.

Cet ingénieur a deux fils qui s'intitulent commis à la forge et qui cherchent toutes les querelles possibles aux ouvriers, même à ceux qui ne leur font rien, pour les faire renvoyer.

Le « Rat-Blanc », homme à tête de chouette, toujours crasseux et dégoûtant assiste aux banquetts offerts par la compagnie des Rodins de Terre-Noire.

Cette aimable compagnie, qui ne veut plus laisser vivre l'ouvrier, emploie pour commis une quantité d'anciens agents de police ou gendarmes dans les ateliers du puddelage et du gros mil.

Depuis plus de quarante ans, cette compagnie n'a occupé pour agents que des hommes protégés par la bourgeoisie ou les curés, mais à une condition, c'est qu'il faut prêter serment d'assister, les dimanches et fêtes, à la messe.

La première place à la tribune, est réservée à notre maître, M. le directeur de la sacrée compagnie.

Ainsi, compagnons ouvriers anarchistes de Terre-Noire, nous n'avons aucune crainte pour notre avenir ; malgré tout, ne craignons pas de dire que nous sommes révolutionnaires, en nous unissant tous, nous arriverons à ce grand jour tant désiré, où chacun pourra se débarrasser de cette vermine de bourgeoisie et de capitalistes qui nous rongent jusqu'à la moelle des os.

Le moment va venir où tous ces chiourmeurs et affameurs, tous ces hommes que vous faites vivre par vos sueurs redeviendront ouvriers et seront obligés de travailler pour vivre.

Ces hommes qui nous exploitent sont comme nous, ils vivent de nos labours en nous traitant de bêtes de somme.

Confiants et espérant en la Révolution, elle nous donnera la force de nous venger, nous les persécutés, contre les persécuteurs.

Les ouvriers anarchistes réunis, salut au *Drapeau noir*.

Vive la Révolution !

Le *Yatagan anarchiste de Terre-Noire*.

Paris. — Les groupes anarchistes le *Cercle d'étude sociale*, la *Foudre du XV^e arrondissement* et la *Carmagnole du XVI^e*, tiennent leur réunion hebdomadaire tous les samedis, à 8 heures et 1/2 du soir, salle Lezé, 103, rue du Théâtre.

Groupe anarchiste des V^e et XIII^e arrondissements. — Plusieurs compagnons nous écrivent pour demander la troisième brochure dont le groupe avait annoncé la publication — *L'autonomie selon la science*, — nous sommes à notre regret forcés d'en ajourner la publication faute d'argent, beaucoup de compagnons ayant oublié de nous solder le montant des premières parues — *La Société au lendemain de la Révolution, l'Organisation de la propagande révolutionnaire*. Aussitôt que le groupe sera rentré dans ses fonds, il continuera ses publications.

Une remise de 20 % est faite aux libraires qui voudront se charger de la vente.

Chers compagnons,

La chambre syndicale des ouvriers

menuisiers en bâtiments de la Seine a adopté la protestation suivante, dans sa réunion du 29 septembre :

La chambre syndicale des ouvriers menuisiers en bâtiments proteste énergiquement contre la réception officielle faite au fusilleur des républicains espagnols.

Attendu que ce potentat est reçu à grand orchestre par les représentants de la République française, pendant que ces mêmes gouvernants séquestrent et expulsent les socialistes ;

Attendu que cette réception est une insulte aux travailleurs français et aux socialistes révolutionnaires, qui eux sont les seuls défenseurs du prolétariat, envoient toutes ses sympathies aux révolutionnaires d'Espagne.

La chambre syndicale engage, en outre, toutes les corporations à suivre son exemple.

A bas le fusilleur !

Vive la Révolution sociale !

LE SECRÉTAIRE.

Puteaux. — Compagnons rédacteurs du *Drapeau noir*.

J'ai l'honneur de vous prier d'insérer dans votre vaillant journal, la protestation suivante :

Les membres du groupe l'*Union des exploités de Puteaux*, réunis le 29 septembre 1883, ayant eu connaissance de la conduite inqualifiable du gouvernement de la République française (et bourgeoise) lors de la réception du tyran espagnol Alphonse XII, qui a l'audace de venir, par sa présence souiller le territoire de la République, protestent énergiquement contre la démarche officielle faite par les ministres français, et autres parasites budgétivores, qui se sont fait un jeu de traîner la République (*malheureusement représentée pas ces tristes personnages*) aux pieds du tyran d'Espagne, du uhlan prussien, de l'affameur de la classe ouvrière espagnole, et vouent au mépris public les héros d'une aussi vile action.

En attendant le coup de balai définitif, agréés compagnons rédacteurs, nos saluts révolutionnaires.

Pour l'*Union des Exploités* et par ordre :

LE SECRÉTAIRE.

AVIS A NOS LECTEURS

Nous prévenons les collectionneurs qu'il nous reste des numéros isolés du *Droit social*, 2, 18, 19, 20, 21, 22, 23, ainsi que des numéros 2, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11 et 12 de l'*Etendard révolutionnaire* ; ils sont en vente au prix de 10 centimes, au profit de la propagande. Il nous reste par contre un certain nombre de collections de l'*Etendard* où le numéro supplémentaire fait défaut ; nous prions ceux de nos amis qui en posséderaient en double de les faire parvenir au compagnon Grave, 37, avenue des Gobelins, Paris.

Nos amis qui désireraient se procurer *Le Révolté*, paraissant tous les quinze jours, peuvent s'adresser au bureau du journal, tous les soirs de 8 à 10 heures.

Nous recommandons à tous les révolutionnaires une brochure intéressante que deux de nos amis viennent de faire paraître. Cette brochure a pour intitulé : *Solution de la question sociale par le communisme anarchiste*. Cet ouvrage a été destiné pour concourir au prix de cent mille francs, que le capitaliste Perraire a fondé pour être donné à celui qui trouverait le moyen d'arriver au plus tôt à l'extinction du paupérisme.

Certes, nous n'avons pas encore eu le bonheur de lire complètement cette brochure, mais nous croyons que nos amis ne doivent guère compter sur ce prix là, quoiqu'ils aient trouvé le moyen le plus prompt pour arriver à la suppression du paupérisme.

Les bourgeois qui sont chargés de juger les ouvrages présentés ne vont pas d'eux-mêmes déclarer que le communisme anarchiste est l'idéal, car alors la Révolution serait toute faite.

Ceux de nos amis qui désirent avoir cette brochure, n'ont qu'à envoyer 50 centimes au citoyen Cabossel, 98, rue de la Folie-Méricourt, à Paris.

Le Gérant : F. VITRE.

Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandière, 52 (Association syndicale des Ouvriers typographes)